

J'AI LU Votre livre. Vous m'êtes proche comme toutes les femmes qui écrivent. Ne Vous offusquez pas de ce « toutes », — toutes n'écrivent pas : écrivent celles entre toutes.

Donc, Vous m'êtes proche comme tout être unique et, surtout, comme tout être unique féminin.

Je pense à Vous depuis le jour où je Vous ai vue, — un mois ? Quand j'étais jeune, j'avais hâte de me dire, je craignais toujours de laisser passer la vague partant de moi et me portant vers l'autre, je craignais toujours de n'aimer plus, de ne plus rien savoir. Mais je ne suis plus jeune et j'ai appris à laisser

passer presque tout — irréparablement.

Avoir tout à dire — et ne pas desserrer les lèvres. Tout à donner — et ne pas desserrer la main. Ceci est du renoncement que Vous appelez vertu bourgeoise et qui, bourgeoise ou non, vertu ou non, est le principal ressort de mes actes. Ressort? — le renoncement? Oui, car le refoulement d'une force exige un effort infiniment plus âpre que son libre déploiement — qui n'en exige aucun. En ce sens toute activité naturelle est chose passive, comme toute passivité obtenue — de l'activité (épanchement — subissement, refoulement — agissement). Qu'est-ce qui est plus difficile : retenir un cheval ou le laisser courir, et, puisque c'est nous, le cheval que nous retenons, — des deux le plus pénible : être retenu ou laisser jouer notre force? Respirer ou ne respirer pas? Vous souvenez-vous de ce jeu d'enfant, où tout l'honneur allait à celui qui restait le plus longtemps dans un bahut à étouffer? Jeu cruel et très peu bourgeois.

Agir? Se laisser aller. Chaque fois que je renonce j'ai la sensation d'un

tremblement de terre au-dedans de moi. C'est moi — la terre qui tremble. Renoncement? Lutte pétrifiée.

Mon renoncement s'appelle encore : ne daigne — disputer quoi que ce soit à l'ordre existant. L'ordre existant pour notre cas? Lire Votre livre, Vous en remercier par des mots vides de moi, Vous revoir de temps en temps « souriante pour qu'on ne Vous voie pas sourire », — faire comme si Vous n'aviez rien écrit et, moi, rien lu : comme s'il n'y avait rien eu.

Je l'aurais pu, je le peux encore, mais pour une fois — je ne le veux pas.

Écoutez-moi, Vous n'avez pas à me répondre, Vous n'avez qu'à m'entendre. C'est une blessure droit au cœur que je vous porte, au cœur de Votre cause, de Votre croyance, de Votre corps, de Votre cœur.

Une lacune dans Votre livre, une seule, immense, — consciente ou non? Je ne crois pas à l'inconscience d'êtres pensants, encore moins — d'êtres pensants écrivains, point du tout — à l'inconscience écrivaine féminine.

Cette lacune, ce laissé en blanc, ce trou noir — c'est l'Enfant.

Vous y revenez sans cesse, Vous lui donnez en fréquence ce que Vous lui devez en importance, Vous le semez ça et là, puis là encore, pour ne pas lui donner l'entité du seul cri que Vous lui devez.

Ce cri, Vous ne l'avez donc jamais, pour le moins — entendu? — Si je pouvais avoir un enfant de toi!

Et cette jalousie, féroce et unique au monde, implacable parce qu'incurable, incomparable à l'autre, « normale », incomparable même à la jalousie maternelle. Cette jalousie, prescience de la rupture inévitable, ces yeux grands ouverts sur l'enfant qu'elle voudra un jour et que Vous, l'aînée, ne pourrez pas lui donner. Ces yeux rivés sur l'enfant à venir.

— « Les amants n'ont pas d'enfants. » Oui, mais ils meurent. Tous. Roméo et Juliette, Tristan et Yseult, l'Amazone et Achille, Siegfried et Brunhild (ces amants en puissance, ces désunis, dont la désunion amoureuse l'emporte sur l'union la plus complète...). Et

d'autres... Et d'autres... De tous chants, de tous temps, de tous lieux... Ils n'ont pas le temps pour l'avenir qu'est l'enfant, ils n'ont pas d'enfant parce qu'ils n'ont pas d'avenir, ils n'ont que le présent qu'est leur amour et leur mort toujours présente. Ils meurent — ou c'est l'amour qui meurt (dégénère en amitié, en maternité : la vieille Baucis avec son vieux Philémon, la vieille Pulchérie avec son vieil enfant Athanase, — couples aussi monstrueux que touchants).

L'amour de par lui-même est l'enfance. Les amants sont des enfants. Les enfants n'ont point d'enfants.

Ou bien — comme Daphnis et Chloé — nous n'en savons plus rien : même s'ils survivent — ils meurent, en nous, pour nous.

On ne peut pas *vivre* d'amour. La seule chose qui survit à l'amour, c'est l'Enfant.



Et cet autre cri, Vous ne l'avez donc jamais entendu non plus ? — Que je voudrais un enfant — sans homme ! Soupir souriant de jeune fille, soupir ingénu de vieille fille et, même, parfois, soupir désespéré de femme : — Que j'en voudrais un — uniquement *mien* !

Et voici que la jeune fille souriante, qui ne veut pas d'étranger dans son corps, qui ne veut pas de lui et du sien, qui ne veut que du *mien*, rencontre au tournant d'une route une autre *moi*, une *elle*, qu'elle n'a pas à craindre, dont elle n'a pas à se défendre, car l'autre ne peut pas lui faire de mal, comme on ne peut pas (au moins, étant jeune) se faire mal à soi-même. Certitude des plus illusoires et qui vacillera dès le premier coup d'œil méfiant de l'amie pour s'écrouler sous les grands coups de cœur de sa haine.

Mais n'anticipons pas : pour le moment elle est heureuse et libre, libre d'aimer de cœur, sans corps, d'aimer sans

avoir peur, d'aimer sans faire mal.

Et quand le mal est fait — elle découvre que ce n'est pas un mal. Le mal — c'est : la honte, le regret, le remords, le dégoût. Le mal, c'est la trahison de son âme avec un homme, de son enfance avec l'ennemi. Mais il n'y a pas d'ennemi, puisque c'est encore *moi*, toujours *moi*, une moi nouvelle, mais qui dormait dans mes profondeurs et révélée par cette autre moi, là, devant moi, extériorisée et, enfin, *aimable*. Elle n'a pas eu à se renier pour devenir femme, elle n'a eu qu'à se laisser aller (jusqu'au tréfonds d'elle-même) — qu'à se laisser être. Ni fêlure, ni brisure, ni flétrissure.

Et ce mot, résumant :

— O moi ! O *moi* chérie !

Oh ! ce n'est jamais par honte ou dégoût qu'elle la quitte. C'est par et pour une toute autre chose.



Ce n'est d'abord qu'une presque-plaisanterie. — Le beau bébé! — Tu en voudrais un? — Oui. Non. Un de toi — oui. — Mais... — Mais c'est pour rire.

Une autre fois c'est un soupir. — Que je voudrais... — Quoi? — Rien. — Si, si, je sais... — Puisque tu le sais. Mais c'est — de toi... Silence.

— C'est encore à cela que tu penses? — Puisque tu le dis. — Mais c'est toi qui le dis...

Rien ne lui manque, mais trop, mais *tout* lui reste d'elle à donner. — « Je voudrais t'aimer petite » — tout comme une femme dit : — Je voudrais t'aimer petit. Encore toi. Encore une toi. Une toi, enfantée par moi.

Enfin c'est le cri désespéré, nu, irrémédiable : — Un enfant de toi!



Celui qui ne viendra jamais. Celui dont on ne peut même pas implorer la venue. On peut demander à la Vierge un enfant de l'amant, on peut demander à la Vierge un enfant d'un vieillard — une iniquité — un miracle — on ne demande pas une folie. Union dont l'enfant est simplement exclu. État de choses impliquant l'absence de l'enfant. Impensable. Tout, hors l'enfant. Comme à ce dîner du Grand Roi et du gentilhomme : tout, hors le pain. Le grand pain quotidien — féminin.



Ce n'est jamais que le désespéré désir de l'une, de la plus jeune, de la plus *elle*. L'aînée, elle, n'a pas besoin d'enfant, elle a son amie pour sa maternité. — Tu es mon amie, tu es mon dieu, tu es mon tout.

Mais l'autre, ce n'est pas être aimée